

Un nouvel homme

Depuis le passage du facteur, ma décision était prise : il fallait partir ! Enfin, ma décision, pas vraiment. J'aimerais croire que c'est moi qui ai décidé, mais il n'en est rien. Je ne suis pas un héros, je ne fais qu'obéir aux ordres. Et cet ordre, je l'ai reçu alors que j'espérais pouvoir y échapper ; du moins encore un petit moment. Mais notre corps militaire en avait décidé ainsi. Quoiqu'il en soit, il faut que je parte.

J'ai cru pouvoir y échapper vu le nombre de frères que j'ai, mais non. Ça y est, c'est mon tour, j'ai reçu mon ordre de mission. Oh bien sûr, je ne serai pas seul. Ils seront des centaines à m'accompagner. Et d'autres milliers nous rejoindront. Mais tout de même, je dois vous l'avouer, j'ai peur. Je ne sais pas où je vais, ni ce qui m'attend au juste. Je sais seulement que je n'ai pas le choix, je dois partir.

Je vais préparer les quelques affaires qu'on m'autorise à prendre. Il n'y a pas grand-chose en vérité : juste les souvenirs de mon passé, l'ADN de mon histoire. A part ça, rien. J'ai l'impression d'être nu, même si on va me fournir tout ce dont j'aurai besoin.

Le temps passe trop vite quand on a une échéance. Voilà que je dis déjà « au revoir » à tous mes petits frères, tous encore trop jeunes et immatures pour me suivre. Mais leur tour viendra, je le sais d'avance. Le train est là. Il crie son impatience de partir. Son sifflement nous presse. Comme je le pensais, nous sommes des centaines, certains impatients, la "fleur au fusil" comme on dit, d'autres angoissés. Comme moi, ils ignorent ce qui les attend. Mais comme moi, ils donnent le change devant les petits. On doit se montrer fier. Et c'est vrai que d'une certaine façon, on l'est. Après tout, nous représentons notre pays, nous le défendons. Nous sommes là pour aller conquérir d'autres terres fertiles, pour empêcher d'autres de s'installer chez nous, sur notre espace de vie.

Je regarde tous mes compagnons d'arme. On se ressemble tous : même tenue, même équipement fourni par le même commandement. On pourrait presque croire que nous ne sommes qu'une seule et même personne. La seule chose qui semble nous distinguer, c'est la couleur des yeux et des cheveux. J'ai tout de même l'impression qu'il y a plus de bruns que de blonds ; que le bleu des yeux domine aussi. Les caractères aussi sont différents. Il y a les très excités qui sont déjà à bord du train, les calmes et strictes qui prennent en main l'organisation de cette montée à

bord ; les timides et peu rassurés qui demandent quinze fois la même chose pour se rassurer et être bien sûr qu'ils ne se trompent pas de train. On leur confirme que oui, que c'est bien celui-ci. J'entends d'ailleurs les "je sais tout" dire que de toute façon si ce n'est pas celui-là, ce sera le prochain, qu'il y en a régulièrement, que de toute façon on aura tôt ou tard besoin de tout le monde, que ce n'est qu'une question de temps et qu'on y passera tous...

Alors... S'il faut y aller, autant le faire. Je monte à mon tour dans le train. Nous sommes si nombreux ! Nous sommes tellement nombreux ! A-t-on vraiment besoin d'autant d'échantillons de la race humaine pour parvenir à nos fins ? On se bouscule, on essaie de trouver une place, de s'installer confortablement. Ceux qui le peuvent, ceux près des fenêtres, disent adieu à leur famille. Pour eux, c'est une fête, une joie de nous voir partir assurer la pérennité de notre civilisation. Ils sont tout sourire comme si nous étions des enfants partant en vacances ou des chanteurs populaires partant en tournée. Mais pour nous, on le sait, c'est un voyage sans retour. Quoi qu'il arrive, nous ne reviendrons pas comme nous serons partis. Quelque chose aura fatalement changé en nous. Nous ne serons plus les mêmes, nous serons de nouveaux hommes. Peut-être mieux, peut-être moins bien, qui sait ?

Le train siffle à nouveau. Ça y est, c'est le départ. Il entame son avancée tout doucement. Malgré moi, je suis pris par l'excitation générale. Comme les autres, tel un bon soldat, j'accepte mon sort, je l'embrasse même de toute ma jeunesse et de toute ma fougue. Le train est parti, plus rien ne l'arrêtera et nous non plus. On se jure de rester tous ensemble, d'être là, de veiller les uns sur les autres, mais on sait très bien qu'à la guerre, il y a du hasard et de la chance, et que surtout c'est le plus fort qui l'emporte.

Le train est lancé, il accélère. Son "tchou-tchou" incessant est comme un rôle sensuel. Parfois, au gré des conditions topographiques, il ralentit un peu, puis repart de plus bel. Il lui arrive aussi de reculer parfois, comme pour prendre son élan, pour finalement se relancer plus en avant.

Dans nos wagons, nous attendons le moment de descendre. Le va-et-vient des mouvements du train nous berce, mais ce n'est qu'une illusion de tranquillité. Nous savons bien que dès l'arrivée, il nous faudra tout donner. Nous ne devons donc pas nous endormir. Les agents du corps étatique sont là pour nous le rappeler d'ailleurs. Ils circulent sans cesse parmi nous pour nous fouetter le sang. Comme pour leur donner raison, le train râle encore une fois. Il entre dans un tunnel sombre

mais nous n'avons plus peur, nous sommes prêts. Enfin, nous le croyons. La fin de ce voyage approche, nous le sentons et nous n'attendons plus que ça. Je veux sortir, je veux voir le champ, le territoire, que je dois conquérir, je veux me donner corps et âme.

Dans un dernier souffle, le train hurle notre arrivée puis s'arrête net. Le flot de mes camarades et moi-même débarquons enfin à toute vitesse, car à cause du train, la discrétion n'a pas été de mise. Nous nous poussons les uns les autres. C'est à qui sera le premier à voir la terre vierge qui nous ouvre les bras. Nous nous déversons et comme un seul homme nous nous répandons, nous nous éparpillons pour partir à la conquête, que dis-je, à la reconquête de ce territoire rouge, déjà gorgé de sang. Nous fonçons, arme à la main, tels des kamikazes. Certains prennent à droite, d'autres à gauche. S'ouvre devant moi une terre presque inconnue. Le sol est spongieux et rend notre progression difficile et lente. J'avance, j'avance. Si au début, j'avais l'impression de survoler les lieux, ma cadence ralentit. Ce sol, ce sol rouge et toujours plus spongieux me retient, il m'empêche d'avancer. Ah le traître ! N'est-il pas mon pays normalement ? N'était-il pas censé m'ouvrir ses bras ? Au contraire, il me retient. J'ai l'impression qu'il veut me garder avec lui, me voir me fondre en lui et y mourir d'épuisement. C'est le cas de nombre de mes frères d'arme. Je m'arrête un instant pour les regarder, éberlué. Je les vois, coincés, certains sont encore en vie mais personne ne viendra les sauver. Je sais que je m'attarde trop, mais je ne veux pas partir sans les avoir enregistrés dans ma mémoire. Je veux pouvoir leur rendre hommage plus tard.

Mais on me pousse, on me crie dessus. « Tu es fou, ne reste pas là, tu vas te faire tuer ! ». « Laisse-le, il est perdu, on a une mission. ». Une mission, c'est vrai. On m'a donné un objectif à atteindre. Il faut que j'y arrive ! Que l'un d'entre nous au moins y arrive. Galvanisé à nouveau, je me remets en route. J'avance lentement mais sûrement. Je dois non seulement me sortir de cette mélasse pourpre, mais aussi éviter les attaques ennemies. Il eut été utopique de croire que le chemin aurait été dégagé et libre. Comment ai-je pu croire un seul instant qu'il suffisait juste d'aller de notre position à celle que nous devons conquérir ? Notre arrivée n'ayant pas été franchement discrète, on aurait dit un taureau fonçant en beuglant sur le drapeau rouge qui lui était tendu, l'ennemi est là aussi, et il se défend. Il est coriace le bougre. Les attaques viennent de partout : devant, sur les côtés, et même de derrière j'ai l'impression. Le sifflement des balles et des obus m'entoure, je me perds dans cette

cacophonie. Nous tombe du ciel un flot de mitraille. Mon Dieu ! c'est une hécatombe ! Mes frères meurent les uns après les autres tout autour de moi. Nous devons impérativement nous réfugier, mais où ? Tout est hostile. Un de mes camarades, ayant sans doute une meilleure perception des choses que moi, me montre un espace à peine visible. Une vieille tranchée. Nous nous y élançons. Enfin, un abri ! Je ne sais pas si c'est une bonne chose au final, car je me mets à réfléchir. Où sont nos dirigeants ? Où sont ceux qui semblent tout savoir ? « Déjà mort » me répond un ami. Ils ont été les premiers à entrer sur le champ de bataille en voulant nous guider. Et l'immense majorité d'entre eux est morte. Je me questionne. Je m'inquiète, je panique : qu'allons-nous devenir maintenant ? qui va nous guider ? ! Mon frère d'arme est un sage. Comme moi, c'est la première fois qu'il participe à un combat, mais il est calme et réfléchi. C'est un sage, je vous dis. S'il s'en sort vivant, il fera de grandes choses. Il me conseille de me calmer en respirant doucement, d'attendre et d'observer. Je l'écoute. Je regarde doucement par-dessus notre abri de fortune. Si la première chose que je vois ce sont les amoncellements de cadavres de mes congénères, je me rends ensuite vite compte que les tirs ennemis se sont calmés. Mes oreilles ne bourdonnent plus de tous ces tirs. On va pouvoir y aller. Nous nous extirpons de la tranchée où nous étions. Prudemment, nous avançons, recroquevillés sur nous-même. Ramper est particulièrement difficile et peu efficace en terme d'avancée, mais obligatoire si l'on veut être discret, si l'on veut passer inaperçu.

Je ne sais pas combien de temps nous avons mis, mais finalement, nous avons réussi à passer le premier barrage. Les batteries ennemies s'étaient tues. Le débarquement était terminé, nous avons réussi la première partie de notre mission. Mais à quel prix ! Des milliers de morts parmi mes semblables, mes frères. J'en connaissais certains, d'autres m'étaient totalement étrangers, mais ils étaient mes frères, ils étaient un peu moi. Pas le temps pourtant de m'attarder sur leur triste sort, moi je suis en vie et je me sens plus fort que jamais d'avoir survécu à ce premier jour. Je ne vais pas m'arrêter là. J'ai un objectif à atteindre pour que tout s'achève et je vais m'y atteler. Mon ami, le sage, est à mes côtés et quelque part cela me rassure. Après seulement quelques minutes de repos, car s'arrêter c'est mourir, nous repartons. Le chemin est encore long, nous le savons, et l'ennemi se cache partout dans le moindre recoin, connaissant tous les trous, toutes les failles, comme s'il était chez lui. Tel un ban de poissons frétilants, nous avançons tous ensemble, en rangs

serrés, méfiants mais déterminés. Je profite de cette accalmie dans les combats pour observer le paysage. Le sol est toujours spongieux, toujours rouge sang, et toujours creusé d'immenses cratères dus aux bombardements préliminaires. Il n'y a pas grand-chose à faire : pas de village où se réfugier, pas de bâtiment où se cacher, juste des champs qui attendent de pouvoir être à nouveau labourés. Le ciel semble en accord avec le sol : brumeux et rougeâtre. Si c'est pour cela que l'on se bat... Mais qu'importe, quand tout sera fini, c'est la vie qui naîtra ici.

Nous prenons position dans une ancienne tranchée. Du coup, nous avançons plus vite. Il y a une multitude de boyaux possibles. Mais j'ai un instinct des cartes si l'on peut dire. Je sais, je sens, où je dois aller. Mon ami, le sage, s'en rend compte et me fait entièrement confiance. Il essaye même d'alpaguer les autres pour les ramener sur le droit chemin. Il les appelle "Kokkos", une expression de chez lui, pour les rassembler. Se tromper, c'est la mort quasiment assurée. J'avance, sûr de moi, je déambule, j'accélère même. A nouveau une frénésie me prend ; et je ne suis pas le seul. Nous gesticulons tous, tels des vers de terre impatients. Nous nous précipitons, au mépris de la plus élémentaire prudence car nous sentons que l'objectif est proche.

Trois jours ! Il nous aura fallu près de trois jours pour atteindre notre Saint Graal. Trois jours de combats acharnés incessants. Combats pour avancer, combats pour éviter les soldats ennemis, combats pour ne pas mourir de fatigue. Je ne sais même plus si je me suis nourri. Et si j'ai réussi à dormir, je ne m'en souviens plus. Trois jours pendant lesquels encore des milliers d'entre nous sont morts. Trois jours de hurlements, de cris en tout genre, de bruits de mitraille à en devenir fou. Mais quand donc va s'arrêter ce massacre ?! Je suis si fatigué. Je n'en peux plus. J'ai envie de m'arrêter, de me poser là, juste un instant pour reprendre quelques forces, pour dormir au moins un peu. Mon ami, le Sage, veille sur moi, et sur d'autres. Il nous rappelle encore une fois que s'arrêter c'est mourir. Il n'y a pas de cachette ici. On est exposé et des cibles faciles. Notre seule chance est l'assaut coordonné de toutes nos forces. Un sifflement retentit de je ne sais où et c'est comme un signal. Nous nous élançons tous dans un hurlement commun de rage mais aussi de joie. Oui, de joie ! car nous savons que nous avons gagné. Quoiqu'il arrive maintenant, nous sommes victorieux. Nous avons réussi. Notre objectif, ce bunker imprenable, est à notre portée. Les quelques milliers de survivants que nous sommes tapons contre ces murs épais. Chacun y va de sa méthode : le fusil, la baïonnette, les

ongles aussi. Tout est bon. Le désespoir de ne pas réussir à forcer son entrée et à y pénétrer après tant d'épreuves nous pousse toujours plus loin. Certains cherchent une porte cachée, d'autres l'attaquent par au-dessus, d'autres encore essaient de se faufiler en-dessous. On tape, on tape dessus de toutes nos forces, on veut qu'elle cède cette forteresse inviolable qui est au cœur de la suite des opérations. Pourtant, on n'en trouve toujours pas la porte. Le Sage est à côté de moi. Il est devenu comme fou. Il ne ressemble plus à celui que j'ai connu. Nous avons été gazés et nos visages ne ressemblent plus à ce qu'ils étaient autrefois. On dirait que certains n'ont plus l'aspect lisse de leur peau de bébé tant ils se sont griffés à cause des démangeaisons. Nous avons tous vieilli de 100 ans en trois malheureux jours. Nous sommes de jeunes vieillards sur le point de mourir face à leur porte de salut qui refuse obstinément de nous ouvrir ses bras. Je crois que nous sommes tous devenus fous. Je suis comme les autres, j'ai perdu une partie de moi-même durant ces combats et je veux que cela cesse.

Mon vœu est d'une certaine façon exhaussé quand un éclair, une bombe, je ne sais pas, explose à côté de moi. Tout à coup, c'est le vide autour de moi : plus de bruit, plus de terre, plus personne, plus de sensation non plus. Suis-je finalement mort ? C'est ça la mort ? L'absence de tout ? Pourtant j'ai l'impression d'être toujours conscient. J'ai chaud, je brûle même. C'est horrible ! Je sens mon cœur battre comme pour la première fois semble-t-il, j'ai mal à mes membres sans véritablement les sentir. J'ai mal ; que m'arrive-t-il ? Je n'entends plus rien. Mes camarades ont disparu. Où suis-je ?

Je ne vois rien. Je ne vois plus rien. Je suis aveugle ! Non, non, je ne veux pas. Je respire doucement, j'utilise la technique du Sage. Lentement, profondément, je respire. Mon cœur qui bat va vite, mais il se calme. Je respire. J'observe. Je regarde autour de moi. Je ne vois rien, mais je ne suis pas aveugle. Je respire vraiment. Je ne suis pas aveugle, mais pour autant je ne vois rien. Il y a tout autour de moi une sorte de lumière ou plutôt de luminescence. Il fait sombre, mais ce n'est pas le noir. On dirait que la lumière est tamisée par une sorte de voile rouge. Aurais-je du sang dans les yeux ? Je veux les toucher mais mes membres ne répondent pas. Ils ne m'obéissent plus. Mon Dieu, que m'arrive-t-il ?! J'appelle à l'aide. Rien. Personne. Suis-je à l'hôpital ? Si je suis à l'hôpital, pourquoi personne ne vient quand je les appelle ? Ça y est, la panique remonte en moi.

Respirer, encore et encore. Me calmer et observer. Je suis allongé. Le matelas sur lequel je suis visiblement installé épouse parfaitement mes formes. C'est confortable, et chaud aussi. C'est apaisant. Je vais me raccrocher à ça. Apparemment, je suis en sécurité. J'observe à nouveau ce qui m'entoure. Je comprends mieux maintenant pourquoi je ne vois rien : ils ont tamisé la lumière pour me protéger sans doute et ils ont mis tout autour de moi une sorte de rideau ou de voile qui me cache ce qu'il y a derrière. On dirait qu'on m'a mis dans une sorte de bulle protectrice. Bien. Je me détends maintenant. Je ne sais pas ce que j'ai, ni où je suis exactement, mais visiblement ceux qui s'occupent de moi ne me veulent pas de mal. Je vais pouvoir me reposer un peu car je suis exténué. Même pas une semaine de guerre et j'ai déjà l'impression que c'est toute une vie. J'ai cru mourir tant de fois, j'ai eu si peur, si froid, si faim et j'ai été si fatigué en si peu de temps que maintenant ce répit devient une bénédiction ; même si je n'ai pas encore toutes les réponses à mes questions. Je vais pouvoir enfin me reposer. Je m'endors.

Je devais être bien fatigué car j'ai dormi si profondément que je n'ai pas senti qu'on est venu s'occuper de moi. Visiblement, on a dû me faire quelque chose, m'injecter un produit ou juste changer mes pansements, car je sens comme des picotements dans mes membres. Je n'arrive pas vraiment à les bouger, mais je les sens. Je les sens, les quatre ! Je suis donc entier. Quel soulagement de savoir que je ne suis pas estropié. J'ai entendu parler de soldats défigurés, diminués, plus que des moitiés d'eux-mêmes. Je suis heureux de ne pas être dans ce cas. Je n'en ai jamais vu, mais on disait tellement de choses à ce sujet. Dans le train qui nous menait au champ de bataille, certains disaient que ceux qui avaient la gueule cassée ou qui avaient une anomalie physique étaient immédiatement éliminés pour éviter de faire peur aux jeunes soldats et à la population frétilante que nous étions. Mais cela m'a tellement paru absurde que je n'y ai pas prêté plus d'attention que ça. Maintenant... J'aimerais voir un médecin ou une infirmière au moins pour avoir des réponses, mais encore une fois personne ne vient quand j'appelle. Je suis donc toujours les conseils de mon ami le Sage et j'observe. On m'a installé un tuyau qui va dans mon ventre. Je suppose que c'est pour me nourrir. Comment appelle-t-on cela déjà ? Une sonde gastrique ? Ah, j'enrage qu'il n'y ait personne pour me répondre. J'attends donc. J'attends. J'attends encore et toujours. La patience n'est pas mon fort. Je bouge dans tous les sens pour que quelqu'un réagisse et vienne. Mon matelas, qui épouse si bien mes formes, bouge avec moi. Il suit tous mes mouvements. C'est drôle. Je

m'amuse à essayer de me décoller de lui, à le repousser, à le tirer. C'est drôle, mais c'est épuisant aussi. Je me rends compte que je suis bien en convalescence car je n'ai plus aucune force tout à coup. Je suis fatigué. Je crois que je vais dormir encore un peu.

Et voilà, encore une fois on est venu me faire mes soins pendant mon sommeil. Et encore une fois, je n'ai rien senti. Encore une fois, j'appelle, mais toujours personne. D'ailleurs, je me rends compte pour la première fois qu'en fait tout est calme et silencieux. Pas de cri, pas de bruit de bombe. Pas de hurlement, pas le moindre son agressif lié à la guerre. Et ma voix ? Ma voix non plus je ne l'entends pas. Est-ce pour ça que personne ne répond à mes appels ? Je suis devenu muet ? ! Il faut que je trouve le moyen de prévenir les médecins que je suis réveillé et bien là. Je bouge, je gigotte de toutes mes forces pour taper sur le bord de mon lit, mais mon matelas me colle à la peau et m'empêche de faire du bruit. Maudit soit-il aussi confortable et apaisant qu'il puisse être. Je m'épuise à essayer et je sombre à nouveau.

Je me réveille. Je suis déprimé. Je suis toujours coincé et seul. Mes frères d'arme me manquent. J'étais peut-être en danger là-bas dehors, mais j'étais entouré. Le Sage avait un effet calmant sur nous tous. Il aurait fait un grand homme. Sans doute est-il mort, comme tous les autres. Et moi. Moi, j'ai survécu, je suis en vie, et pourquoi ? Je suis prisonnier dans un hôpital étrange, sans bruit, sans personne. Mon horizon se limite à une bulle protectrice qui me coupe de tout. On prolonge ma vie, mais pourquoi ? Chaque jour je me sens un peu plus fort, j'ai l'impression de retrouver mes capacités motrices petit à petit. Je suis en vie oui, mais pourquoi ? J'écoute encore une fois la voix intérieure du Sage. Je me calme et je réfléchis. Des théories folles finissent par me venir à l'esprit. Je suis peut-être la victime d'un enlèvement par des extra-terrestres. Il paraît que ça existe. Avant la guerre, j'avais lu dans des journaux des récits de personnes revenues de tels enlèvements. À l'époque, j'avais ri en lisant cela, mais maintenant je ne suis plus trop sûr. Non, c'est stupide !

Peut-être que l'armée a mis au point de nouvelles techniques de guérison pour les cas très graves. Ils ont bien inventé de nouvelles armes comme la mitraillette ou le gaz moutarde ; pourquoi pas quelque chose de positif pour une fois. J'ai sans doute été grièvement blessé lors de notre assaut final. J'y ai perdu tous mes membres et mes sens, et on m'a récupéré pour tester sur moi ces nouveautés

chirurgicales. Je suis gardé au secret pour ne pas donner de faux espoirs aux autres blessés ou pour éviter que l'ennemi ne s'en empare. C'est n'importe quoi. Je deviens fou. Je suis tout simplement en enfer pour avoir versé le sang de mes congénères, même si c'est eux qui ont attaqué les premiers. Je n'en peux plus, aidez-moi, parlez-moi. Je suis à bout. Prisonnier de mon super-matelas, mes nerfs craquent et encore une fois je sombre dans un sommeil profond et sans rêve.

Je me réveille à nouveau et pour la première fois depuis des jours – des dizaines, des centaines, des milliers, je ne saurais le dire – je vois mes mains. Je les regarde et je les vois réellement pour la première fois. Il y a encore une sorte de brouillard devant mes yeux, et elles sont un peu floues, mais chacune a cinq doigts et j'arrive même à les faire bouger. Oh bien sûr, pas autant que je le voudrais, mais ils bougent. Je ne sais toujours pas où je suis, ni pourquoi, mais en tout cas, je reprends forme humaine. J'ai décidé de m'accrocher à cette idée : chaque jour je prends des forces, chaque jour je retrouve mes capacités motrices. Et il n'y a pas que mes mains. J'aperçois un peu plus loin mes pieds et leurs cinq petits doigts. Je me rends compte d'ailleurs que je suis en position fœtale dans mon lit. Mon super-matelas m'y maintient. Même si je peux pousser sur mes jambes pour m'allonger, mon corps revient à cette position qui est plus confortable il faut l'avouer. Je suppose que cela fait partie de la thérapie. J'avais entendu parler d'un médecin qui a, paraît-il, révolutionné la psychologie. Je crois que son nom est Freud. Quoi qu'il en soit, il aurait émis des hypothèses sur la relation à la mère. C'est peut-être pour ça qu'on me met dans cette position, pour que mon cerveau se sente en sécurité et que je guérisse plus vite. Je n'en sais rien, je ne suis pas un spécialiste moi. Tout ce que je sais, c'est que ça fait du bien, que je me sens apaisé, que j'ai envie de dormir.

J'ai entendu quelque chose. J'ai entendu quelque chose ! J'ai entendu quelque chose, j'en suis sûr. Ça m'a réveillé. Le son était étouffé, mais je suis sûr qu'il y a eu une voix. J'approche lentement mes mains de mes petites oreilles pour être bien sûr. C'est bête, je sais, mais n'ayant pas de miroir, je ne sais toujours pas à quoi je ressemble maintenant. L'autre jour, j'ai pu mettre mon pouce, et tous mes doigts, dans ma bouche. Donc, je sais qu'elle est intacte. Et là, je caresse mes oreilles donc je peux entendre. Je ne peux toujours pas parler alors je bouge pour essayer de faire du bruit. Bien sûr, mon super-matelas limite les possibilités et réduit tout espoir de réel son, mais je ne perds pas courage et continue mes mouvements

pour donner des coups avec mes jambes. Et ça marche ! J'ai encore entendu une voix ! Le son est très étouffé, je ne sais pas d'où il vient exactement, mais une chose est sûre, c'est une femme. Je ne distingue pas ce qu'elle dit exactement. Elle n'est pas dans la pièce à côté, sans doute plus loin. C'est comme si elle parlait à travers un mur ou dans l'eau, et que ses paroles m'arrivaient ainsi amoindries et transformées. Je ne comprends pas ce qu'elle dit, mais quel bonheur : j'entends quelque chose, je ne suis pas sourd d'une part et surtout je ne suis plus seul. Je m'agite un peu plus de joie. Et je l'entends encore. Elle n'arrête pas. Sa voix, même si lointaine, me paraît douce. Je veux croire qu'elle me dit des mots d'amour même si ça n'en est pas. Pour moi, c'est une douce musique, une mélodie. Et puis j'entends autre chose, une autre voix, assourdie de la même façon. Sans doute est-ce ma bulle protectrice qui donne cet effet-là. En tout cas, cette nouvelle voix est plus dure, plus sèche, mais agréable à entendre aussi. C'est un homme. Peut-être est-ce mon médecin ? Peut-être que si je les entends maintenant c'est parce que mon traitement touche à sa fin. J'ai retrouvé de la motricité, je retrouve mes sens à présent. Bientôt je pourrai parler. Quand ça sera le cas, je crierai. Et mon premier cri sera pour les engueuler de m'avoir laissé ainsi, sans personne, sans explication. Je demanderai où sont mes frères d'arme, surtout le Sage. J'ai tant de colère et de frustration en moi. Et pourtant, ces voix que je perçois sont si agréables, surtout celle féminine. On dirait qu'elle me berce. Encore une fois, contre ma volonté, je m'endors.

J'étais bien ces derniers temps. Mon super-matelas est confortable à souhait. Il fait bon, je n'ai ni froid ni trop chaud. J'ai accepté d'être patient et d'attendre que mon traitement soit fini. C'est visiblement expérimental, mais en tout cas, ça marche. Alors autant se résigner à ces méthodes un peu barbares et attendre la fin. Je vais mieux, je bouge plus, j'ai même pris du poids. J'ai donc décidé de prendre sur moi et d'être patient. J'accepte leurs règles : pas de contact avec qui que ce soit, une bulle protectrice qui m'isole de tout. En échange, je reprends forme humaine alors que j'ai dû être pas mal amoché lors de l'explosion. Régulièrement, je distingue la voix du médecin et de l'infirmière. Ils parlent, ils rient, ils chantent aussi des fois. C'est plus souvent elle que j'entends. N'ayant aucun contact avec personne depuis des mois, je crois que je suis en train de tomber amoureux d'elle. Je l'imagine belle, avec de beaux cheveux ondulés et bruns. Sa voix me fait dire que c'est une personne gentille, douce et attentionnée. Je sais que c'est elle qui s'occupe de moi, je le sens. Parfois je rêve, je nous imagine marchant main dans la main dans la forêt...

Mais... mais que se passe-t-il ?! Tout tremble, tout bouge. Je suis éjecté sans ménagement de mon lit. Mon super-matelas se vide. Je ne sais pas de quoi il était fait, mais il semble percé et se vide petit à petit. Encore une secousse ! La terre tremble et gronde. J'ai peur. La guerre me rattrape alors que j'étais si bien. Je ne sais pas à quelle distance l'hôpital est du front, mais celui-ci s'est rapproché. Cela veut dire que nous sommes en train de perdre ? Encore une secousse ! Je suis à nouveau projeté contre les parois de ma bulle protectrice. J'essaye de me relever, mais je n'ai pas encore assez de force pour cela. Je rampe. Et ces secousses qui n'arrêtent pas. Ça bouge dans tous les sens. L'hôpital s'effondre sur moi. Je suis coincé. Ma bulle protectrice se déchire, je me sens nu. Tout ce que je touche autour de moi est à la fois rugueux et spongieux. Les produits médicamenteux se mélangent au bâtiment. J'essaye de me frayer un chemin dans tout ça. Il fait complètement noir maintenant ou est-ce que j'ai de la poussière dans les yeux, je ne sais pas. J'ai peur. Je pousse avec mes jambes pour tenter de trouver une sortie. Comble de l'horreur, je perçois un cri. C'est elle. Elle souffre et moi qui suis coincé là. Pitié, ne lui faites pas de mal, elle n'y est pour rien dans cette histoire. Paradoxalement, elle me donne des forces : j'ai un nouvel objectif, une nouvelle mission. Elle a besoin d'aide et je vais aller la sauver. Je ne peux pas l'appeler pour lui dire que j'arrive car il y a trop de saletés dans ma bouche. La bataille fait rage car régulièrement le sol tremble sous les bombardements. A chaque fois, mon espace se rétrécit. Mais je suis motivé maintenant, j'en profite pour pousser en même temps. Petit à petit, j'avance dans ce long tunnel étroit. De toute façon, je n'ai pas le choix, c'est le seul chemin qui s'ouvre à moi. Un coup les bras, un coup les jambes, et au fur-et-à-mesure je m'approche de la sortie. Il y a comme une lumière au bout de ce tunnel de déchets humains. Je dis cela parce qu'il y a beaucoup de sang autour de moi. Sur moi aussi mais ce n'est pas le mien. Celui des autres patients qui ont eu moins de chance que moi peut-être. Je me rends compte du coup que je suis complètement nu. J'ai dû perdre mes vêtements d'hôpital quand j'ai été projeté à terre la première fois. Je ne sais pas. J'avoue que je n'ai pas fait attention. Je continue mon parcours du combattant. A chaque fois que j'avance, je l'entends crier. Je voudrais la rassurer mais encore une fois ma voix me fait défaut. Je n'abandonnerai pas, je ne la laisserai pas. Lentement je me faufile au milieu des détritiques. J'entreperçois enfin une issue possible. Il y a une forte lumière qui m'aveugle, mais je continue vers elle. J'avance, j'avance. C'est épuisant. Je transpire

plus que jamais. Je me sens dégoulinant mais rien ne m'arrêtera. Encore un effort de ma part car je sens que la délivrance est bientôt là. Je sens que je m'approche d'elle, je l'entends mieux. Il y a d'ailleurs d'autres voix. J'en distingue deux ou trois autres. Elles l'encouragent, elles nous encouragent. Ce sont les secours ! Elle semble être entre de bonnes mains, je reconnais la voix du médecin qui s'est faite plus douce. Toutefois, je veux quand même la rejoindre pour voir si tout va bien. Je n'en peux plus, je suis exténué, mais je continue. Je ne m'arrêterai pas là, coincé dans ce couloir étroit. Je me faufile, je pousse avec mes pieds pour que ma tête puisse passer. J'y arrive. Allez vas-y ! Encore un effort ! Je me dégage une épaule, puis l'autre. Je pousse encore une fois et je sens alors des mains m'attraper. Elles sont gigantesques et me tirent vers l'extérieur. Je suis enfin libre et vivant. Mais la lumière et l'air froid m'agressent. Ça me fait mal. A être resté si longtemps enfermé dans ma bulle, cet air salvateur est comme un poison qui vient brûler mon œsophage tout neuf. Je crie ma douleur. Je crie ! Ma voix est là, de retour, comme pour annoncer mon arrivée et dire que je suis vivant. On me porte et on me dépose délicatement contre son sein nu. Je suis contre elle, son odeur parfumée m'enivre et les battements de son propre cœur calme immédiatement le mien. J'ouvre les yeux et je la regarde. On se rencontre pour la première fois et j'ai envie de lui dire que je l'aime. Elle prend la parole la première pour m'annoncer qu'elle aussi elle m'aime, qu'elle me trouve beau, que je suis parfait. Et comme si rien ne s'était passé, j'oublie tout de ma vie d'avant. Je me noie dans son regard et je m'endors rassuré contre sa peau avec comme seule et unique pensée ses derniers mots « je t'aime mon fils ».